

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Adrien SCHENKER

Rire sans méchanceté.
De l'humour dans l'Écriture sainte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 97-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Rire sans méchanceté

*De l'humour
dans l'Écriture sainte*

1. Le rire

Le rire est une certaine façon d'amortir le choc entre ce que nous avons imaginé et la réalité toute différente qui se présente sous nos yeux. Surpris, nous dénouons la tension ainsi créée dans le rire. Celui-ci est volontiers créateur : il invente anecdotes, bons mots, histoires, propres à communiquer la joie libératrice du rire à d'autres qui n'étaient pas témoins de la situation amusante originelle, mais qui y entrent grâce au récit humoristique. Les histoires drôles ont en effet le pouvoir de recréer le choc et le dénouement de l'humour, car tous nous aimons évoquer ces impasses que nous revivons et d'où nous sommes brusquement libérés par l'invention amusante qui nous fait rire.

Voilà pourquoi le rire traverse les générations. Grâce aux histoires ou aussi aux dessins drôles, il rebondit sans cesse. Le rire est ainsi une des sources de la littérature et de l'art, tout au long de l'histoire. La Bible ne fait pas exception. Elle aussi projette cette lumière qui fait apparaître le côté comique des choses, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, encore qu'ils ne connaissent pas les genres du récit comique : la satire, le bon mot, le « witz », la comédie, etc., dont le principal but est de faire rire. Mais un grand nombre d'épisodes bibliques étincelle d'aperçus humoristiques. Choisissons-en deux exemples, pris l'un dans l'Ancien, l'autre dans le Nouveau Testament.

2. Le général

Le récit du général syrien Naaman roule sur le malentendu de l'importance des personnes et des choses. Naaman est le premier personnage dans l'Etat après le roi. Avec tout son entourage, à commencer par le roi, il est intimement pénétré de son importance. L'histoire du deuxième Livre des Rois

(chap. 5) prendra plaisir à montrer les fissures insoupçonnées dans cette façade imposante du personnage.

L'importance dans laquelle le général se drape est opportunément manifestée, et rappelée au besoin par de redoutables colères, destinées à répandre autour de lui une aura de crainte salutaire. Mais voilà que la lèpre arrive, une maladie, une infirmité qui risque brutalement de réduire à néant tout cet appareil de puissance, car elle est capable de dépouiller l'illustre malade finalement de toute influence sociale, beaucoup plus radicalement qu'aucune autre atteinte à son prestige.

Que faire ? Dans une extrémité aussi inattendue que désespérée, même le conseil que propose une petite esclave israélite à son épouse a l'heur de trouver grâce aux yeux d'une toute-puissance chancelante. L'entourage féminin prend ainsi l'initiative qui conduit aussitôt à un premier malentendu. Car on ne reste pas à ce niveau ménager dans la poursuite fébrile de solutions puisqu'on est habitué à traiter d'affaires au plus haut niveau de l'Etat. Le roi d'Israël reçoit en effet une note diplomatique de Damas, le sommant de guérir incontinent le général Naaman. A la cour de Samarie, on ne comprend évidemment rien, puisqu'on n'a pas eu connaissance ni de l'existence de la petite bonne israélite, employée dans la résidence de Naaman à Damas, ni des avis qu'elle a pu donner à sa maîtresse. Le malentendu d'un prétexte de guerre — fomentée par la Syrie contre Israël — heureusement écarté à temps, Naaman se met en route pour faire son traitement contre la lèpre chez le célèbre prophète en Israël qu'on lui a recommandé. C'est une imposante délégation qui s'ébranle, munie de cadeaux dignes du personnage et de son rang. C'est sans enthousiasme qu'il descend jusqu'à recourir à un thaumaturge israélite, mais il se cramponne tout de même à ce dernier espoir suscité par la petite fille israélite.

Et le deuxième malentendu se produit. Le prophète ne daigne même pas sortir de sa maison pour accueillir le plus illustre client venu frapper à sa porte dans toute sa carrière prophétique. Il lui fait porter au contraire un message dehors, par un serviteur, comme si Naaman était un quémendeur quelconque pour lequel on ne prend pas la peine de se déranger. La colère redoutée du général est à son comble. Mais elle n'arrange rien. L'entourage de Naaman est réaliste, habitué à travailler en diplomates qui doivent partir de ce qui est, et non de ce qu'on rêve être. Ils le convainquent d'essayer : si cela ne donne pas de résultat, cela ne fera pas de tort non plus. Du moins on aura la tranquillité d'avoir épuisé tous les moyens.

Naaman se laisse convaincre ; il obéit malgré l'affront ; et Naaman est guéri ! Son enthousiasme est sans bornes, mais aussi sa confiance en Elisée, et son humilité devant cette guérison instantanée, accomplie sans effort, sans démonstrations, sans spectacle, simple comme bonjour. Voilà le véritable pouvoir ! Naaman a fait brusquement la découverte de la vanité de son pouvoir. Comparée à celle du prophète, son importance à lui était peu de chose, tout général et premier homme du royaume qu'il était. Il le reconnaît avec le même enthousiasme direct de militaire avec lequel il avait affirmé auparavant sa propre importance.

3. La veuve

Nous n'avons pas l'habitude d'imaginer Jésus riant. Mais pourtant l'art des cathédrales aimait représenter la face du Seigneur illuminée par le sourire. De fait, le profond connaisseur de l'homme qu'était Jésus ne pouvait ignorer ce trésor qu'est l'humour pour l'humanité besogneuse. Les paraboles en font foi, et surtout l'une d'elles, celle de la veuve importune et du juge inique, que nous rapporte saint Luc (Luc 18, 1-10).

L'enjeu de la parabole n'a cependant rien de drôle, car il s'agit d'un cas brutal d'injustice. L'instance responsable du droit, le juge, s'occupe du pouvoir que lui donne sa fonction au mépris de son devoir et de la justice qu'il devrait rendre. Une femme aurait justement besoin de son assistance pour se défendre contre une injustice et obtenir son bon droit, puisque à elle seule elle n'y arrive pas. Mais elle se voit catégoriquement rejetée, méprisée, déboutée.

La parabole commence à ce point précis. Au lieu de capituler devant l'impossibilité d'obtenir justice de la part d'un juge cynique, la veuve insiste et casse la tête au juge, en le menaçant de le « vitrioler » (C. Spicq). Le juge est ainsi ramené, violemment et malgré lui, à la justice par l'entêtement agressif d'une femme. Elle vient à bout de son cynisme, dans un duel où tous les avantages étaient initialement du côté du juge et tous les désavantages du côté de la veuve : lui un personnage puissant, elle une pauvre femme isolée et méprisée ; lui blindé contre tout sentiment de justice et naturellement plus encore de pitié, elle ne tenant aucun atout politique ou matériel entre ses mains ; lui protégé derrière les retranchements de sa fonction, tandis qu'elle n'avait aucune position sociale. Et pourtant, en poussant de hauts cris et en

se démenant avec la dernière énergie, elle renverse complètement la situation. C'est en effet le juge qui finit par être trop heureux de se sauver de cette mégère que rien n'arrête, en lui rendant justice séance tenante. Et cette scène pittoresque est le miroir de la prière persévérante ! (Il est vrai que la prière liturgique régulière d'une abbaye bénédictine ne ressemble pas à première vue à une dispute de ce genre !)

Pourquoi Jésus en vient-il à comparer la fidélité à la prière à l'acharnement d'une veuve agressive contre un juge inique ? L'issue inattendue de ce duel inégal surprend certes et fait rire, mais pourquoi faire rire lorsqu'il s'agit d'une affaire aussi grave comme celle de la prière continuelle, qui n'a rien d'humoristique ?

Dans la victoire de la veuve éclate la joie du petit qui l'emporte, avec des moyens dérisoires, sur le fort aux armes puissantes. Dans la réalité, de telles victoires sont rares. Mais Dieu la rend possible dans le cas de la prière persévérante, par laquelle il se laisse vaincre. Le récit drôle convient ici à la réalité, car un moyen apparemment naïf, la prière humble, obtient contre toute attente un grand résultat : Dieu va l'exaucer. La pauvre prière qui ne se laisse pas décourager obtient gain de cause auprès de la majesté divine. C'est une source de joie, de cette joie qui est créatrice d'humour dans une parabole qui fait rire.

4. Conclusion

L'humour de ces deux récits bibliques naît du renversement de deux situations où des personnages importants partent bredouilles, alors que les petits révèlent une puissance insoupçonnée. En même temps, l'ironie ne blesse pas quand elle crève l'illusion de la puissance qui n'en est pas une, car le résultat en est l'honneur du petit et la justice rendue au laissé-pour-compte. La vraie grandeur est valorisée, et l'humiliation de la justice est évitée. L'ordre des choses ainsi sauvegardé, n'ayant plus besoin de prendre en haine les personnages prétentieux pitoyablement culbutés, libres de toute menace et angoisse, nous rions d'eux sans méchanceté.

Adrien Schenker, O.P.